

*Je dédie ce livre à Sylvain et Emy, les phares qui illuminent ma vie,
à mes très chères amies Maryon et Élise, à notre amitié encreée ou ancrée.*



*Je remercie infiniment Gideon de Tattoocollection.eu pour sa grande générosité,
Derin Bray, Prof. Nicholas York, Adam Woodward, Jeff Crisman, Dianne Mansfield.
Je remercie également tous.tes les tatoué.es, les passionné.es et les artistes de l'encre
qui ont contribué à la réussite de ce livre.*



*Le tattoo flash de la couverture est un motif original de Gus Wagner,
redessiné par le tatoueur Prof. Nicholas York. Les autres tattoo flashes qui ornent ce livre
et qui illustrent les symboles sont des peintures du tatoueur Alex290.*



Correctrice Aline Carpentier

LE TATOUAGE TRADITIONNEL AMÉRICAIN

Des frégates aux salons de tatouage



Alexandra Bay

Cellophane micro-édition



Tattooing his Initials.



SOMMAIRE

PRÉFACE 7

CHAPITRE 1 : Histoire d’une pratique maritime 8-9

CHAPITRE 2 : Une vie de marin 64-65

CHAPITRE 3 : Récits de *beachcombers* et de naufragés 86-87

CHAPITRE 4 : La tradition des *freakshows* 104-105

CHAPITRE 5 : Des frégates aux salons de tatouage 142-143

CHAPITRE 6 : Les premières femmes du métier 202-203

CHAPITRE 7 : Les maîtres de l’encre 226-227

CHAPITRE 8 : Le dermographe électrique 258-259

CHAPITRE 9 : Les symboles 274-275

NOTES Bibliographiques 328

Page ci-contre : Un marin expérimenté tatoue des initiales sur l’avant-bras intérieur d’un apprenti, illustration de John Erskine Clark de la « Collection Chatterbox » (1882-1912) éditée par Estes & Lauriat de Boston, Massachusetts.
© The Mariners’ Museum and Park





PRÉFACE

S’il est bien un fait indéniable au sujet du tatouage, c’est qu’il ne laisse personne indifférent. Qu’il suscite la répulsion ou la fascination, il se nimbe depuis l’ère des grandes découvertes d’une aura de mystère. Évoquant autrefois la dureté de la vie, l’adversité, les destinées tragiques, il déploie aujourd’hui davantage sa dimension poétique.

Au travers de ses minutieuses et audacieuses recherches, Alexandra Bay nous embarque avec grâce et délicatesse dans un voyage passionnant : celui de l’histoire du tatouage américain, père reconnu et pourtant jusqu’ici relativement méconnu du tatouage contemporain. Riche de ses multiples métissages, le tatouage tel qu’on le connaît aujourd’hui continue en effet invariablement de s’appuyer sur le style *old school*, par exemple, comme s’il était inextricablement lié à son essence même. Magnifiquement illustré et précisément documenté, le travail d’Alexandra nous propose un éclairage précieux permettant alors de suivre et comprendre l’histoire du tatouage américain comme on dévorerait un ancien récit de voyage.

Mettant en lumière le rapport entre le tatouage et le temps, Alexandra nous offre l’opportunité de mesurer la dimension historique du tatouage, la force de ce qu’il relate et véhicule, l’éloignant assurément de l’idée réductrice selon laquelle il ne relèverait que d’un simple phénomène de mode. Portant toujours en lui les souvenirs d’une inextinguible soif d’aventure, il interroge la notion de « sauvage » ainsi que sa poétique. Auréolé de fantasmes, il évoque assurément aujourd’hui encore le voyage et les mystères des horizons lointains.

Avec force détails et par la finesse des descriptions qu’elle propose, Alexandra nous plonge de manière concrète dans le contexte de la vie si particulière des marins, expliquant comment le tatouage est devenu un élément synchrétique d’une ritualité à la fois collective et personnelle, transcendant les normes ordinaires établies par la société et les religions. Elle explore également avec passion sa dimension identitaire comme la diversité de ses significations.

Au travers de son livre, Alexandra nous tient en haleine par l’originalité des angles qu’elle choisit. Nous présentant par exemple les destinées et vocations des plus illustres premières tatoueuses —dont on parle étonnamment assez peu— elle évoque le précieux apport du féminin dans l’évolution de la pratique.

Je me suis régalée tout au long de cette lecture, comme embarquée moi-même sur les océans de Neptune, discrètement installée parmi les marins courageux, déterminés à braver les tempêtes et les incertitudes du lendemain. Enrichie de ce beau voyage guidé et commenté par Alexandra, je vous souhaite donc à mon tour une délicieuse et palpitante traversée !

Elise Müller

Page ci-contre : Estampe colorée à la main de 1717 qui illustre un guerrier nipissing, armé d’un arc et de flèches, portant des mocassins et vêtu d’une tunique et d’une cape obtenues des Européens, auteur non identifié. © World Digital Library



CHAPITRE 1

Histoire d'une pratique maritime

« Celui qui ignore les choses passées comme incertain traverse les événements futurs. »

Bartolomé de Las Casas

Ci-contre : Une femme et un homme pictes. Ces illustrations de l'anglais John White sont issues de l'ouvrage *Admiranda narratio* [...] et gravées en couleurs par Théodore de Bry en 1585-1588. © Service historique de la Marine, Bridgeman Images

« *Je trouve le tatouage fascinant et très utile en voyage. Chaque symbole et chaque motif composé de symboles ont une signification. Ceux-ci sur mon corps, par exemple, sont des souvenirs d’événements de ma vie et de mes voyages. Dans tous les pays où le tatouage est pratiqué, un tatoué capable de tatouer doit se familiariser davantage avec les indigènes, qu’ils soient civilisés ou non, ou mêmes barbares et cannibales. »*

Gus Wagner, artiste tatoueur au début du xx^e siècle

L’écrivain William Caruchet résume parfaitement l’état esprit des marins : « *Plus que dans n’importe quelle communauté […] les hommes de la mer, avec leurs dessins pleine peau, ont le sentiment d’appartenir à un monde à part avec ses croyances, ses mœurs et ses superstitions. L’apport des grands voyages maritimes participe à la connaissance et à la vulgarisation des tatouages*¹. » Dans sa forme la plus ancienne, le tatouage traditionnel américain était une pratique maritime. Au cours des siècles, ce rituel de l’encre a pris place au sein de la communauté navale pour devenir un langage universel intradermique. Son vocabulaire s’est étoffé sur chaque navire, à chaque périple, et dans chaque port de ce vaste monde. Le traditionnel américain s’est tissé des désirs et des peurs du matelot seul face aux dangers de l’océan, loin de la terre ferme et de ses proches. Son sens du groupe et de la religiosité était alors primordial pour survivre. Pour retracer les origines de ce style, il est important d’observer son évolution au travers de prismes plus larges comme ceux du voyage et de la découverte du monde, de la communauté des marins ou de l’histoire américaine. Il est essentiel de prendre en compte ses racines européennes et notamment anglaises, car les États-Unis se sont édifiés sur les terres des 13 colonies de l’Empire britannique.

Au Moyen Âge, les maritimes auraient volontairement adopté l’usage de l’encre avec le tatouage chrétien. L’influence européenne religieuse est une thèse défendue par de nombreux chercheurs. Et nos matelots étaient de fervents croyants. Durant l’Antiquité égyptienne et gréco-romaine, ils transportaient des ex-voto, fétiches sacrés, lors des expéditions. Les historiens Gilbert Buti et Alain Cabantous expliquent que ces différentes coutumes participaient moins d’une religion que d’une religiosité commune, c’est-à-dire « *une attention plus ou moins marquée au sacré, une adhésion à ce qui touche à un surnaturel* » (Jean Chaussade)². Au-delà de la simple piété, la confrérie des marins a adopté ces rituels pour attirer la chance. Ces traditions se sont transmises au cours des époques, car certaines croyances relevées « *chez les gens de mer de la Grèce ancienne se sont retrouvées parmi les pêcheurs italiens du xvi^e siècle, voire chez leurs lointains homologues normands du xx^e siècle*³. » Entre terre et mer, ils se sont brodé une culture maritime qui mélangeait religion, folklore et autres superstitions, ce que confirme le chercheur Vincent V. Patarino Jr.

Dans sa thèse sur les marins et la religion, Patarino évoque les matelots anglais du xvi^e siècle et du xvii^e siècle. Il explique que « *la culture à bord des navires permettait aux marins d’emprunter librement à la culture terrestre, mais elle était aussi profondément façonnée par l’environnement de la mer et par l’espace restreint du navire lui-même. […] En raison des peurs intenses associées aux dangers de vivre et de travailler en mer, les marins anglais ont également développé un folklore riche et complexe, qui s’accordait facilement avec leurs attitudes et pratiques religieuses plus formelles*⁴. » On retrouve cette hybridité chez les marins européens qui possédaient à la fois des coutumes terrestres et nautiques. Ils se sont constitué une culture à part entière. Confrontés aux forces de la nature durant de longs mois, les hommes d’équipage restaient attentifs aux signes du divin. Le navire était leur lieu de vie, mais peut-être leur futur tombeau. Les rituels et les superstitions les aidaient à affronter un quotidien imprévisible ponctué de dangers, car l’insécurité maritime était une triste réalité et la mort, une passagère constante. Face à ces incertitudes, la croix tatouée était un ex-voto facile à transporter.

Cette tradition du tatouage religieux se poursuit jusqu’au xviii^e siècle, car les conditions d’exercice du marin sont difficiles jusqu’au xx^e siècle. Dans son *Rapport sur l’hygiène navale à la fin du xviii^e siècle*, l’historien de la marine André Reussner mentionne « *une hygiène inexistante sur les bateaux et une mortalité effrayante dans les marines militaires ou marchandes de toutes les nations* »⁵. S’ils venaient à périr, les matelots étaient comme les soldats au front, remplaçables. Leur seule force résidait dans leur expérience du métier. Les anciens transmettaient les ficelles aux jeunes mousses, mais aussi toute la culture nautique qui en découlait. L’apprentissage relevait plutôt du compagnonnage et le tatouage faisait partie des codes maritimes. Tel un badge d’honneur, sa présence sur la peau confirmait une expérience accrue des océans. Cet usage du tatouage religieux était déjà bien connu en Europe et s’est enrichi de nouveaux motifs. Lors d’une escale dans les îles de Mendoça en juin 1791, l’explorateur français Charles-Pierre Claret de Fleurieu confirmait qu’ « *on aurait tort de croire que le tatouage soit particulier aux Nations à demi-sauvages ; on le voit pratiqué par les Européens policés : de tout temps, les matelots de la méditerranée, catalans, français, italiens, maltais, ont connu cet usage, et le moyen de dessiner sur leur peau, des figures indélébiles de crucifix, de Madone, etc. ou d’y écrire leur propre nom ou celui de leur maîtresse* »⁶.

Sa description atteste d’une certaine similarité des motifs européens et « américains » observés dans la presse à cette même époque, dont le crucifix [la religion], le nom [l’identification] et celui de la bien-aimée [l’amour]. Au-delà de la croix spirituelle, un autre tatouage était indispensable : les initiales. Elles permettaient de reconnaître un corps pour lui offrir une sépulture religieuse. C’était l’une des hantises du marin. Il craignait que sa dépouille ne disparaisse au fond des océans, dans les limbes de l’enfer. S’il décédait sans recevoir les saints sacrements, il ne pourrait alors passer les portes du Paradis. Cette démarche était commune aux Anglais. En effet, si l’on observe la gravure de la page 4, inspirée d’une peinture de Davidson Knowles (1854-1901), il semblait coutumier de tatouer les jeunes mousses. Le tatouage les intronisait au sein de leur nouvelle communauté et marquait une étape importante dans leur vie professionnelle. C’était une pratique habituelle en Europe, car le docteur français Octave Guiol relate « *un vieillard, ancien marin de l’État, qui, avant d’entrer au service, se fit tatouer son nom sur le bras gauche, heureux d’avoir ainsi un signe qui permet de le reconnaître s’il venait à périr dans un naufrage ou sur un champ de bataille* »⁷. Un événement intervenu en 1773 confirme également l’utilité des initiales tatouées, car le capitaine James Cook et son équipage découvraient sur la plage des restes de corps humains brûlés et la main d’un jeune matelot, celle de Thomas Hill ; « *car ce malheureux y avait tatoué les initiales T. H., à la manière otaitienne* »⁸.

L’oralité autour de la pratique du tatouage traditionnel américain représente une difficulté majeure dans les recherches historiques. Néanmoins, les témoignages écrits comme les récits de voyage ou les journaux permettent de distinguer des étapes cruciales dans son évolution et corroborent une relation entre le tatouage et les marins, mais aussi entre les traditions anglaise et américaine. L’anthropologue et historien Nicholas Thomas émet l’hypothèse de la popularisation du tatouage moderne avec les excursions de Cook⁹. Ce dernier affirme que c’était une coutume nautique quasi absente avant 1769 sur les trajets *dits long-courriers*. Cependant, l’historien américain Ira Dye le contredit et confirme que les Britanniques pratiquaient le tatouage au moins cinquante ans avant la première expédition de Cook¹⁰. En effet, la marine avait pour habitude de marquer au fer rouge les transgresseurs à la réglementation. À partir de 1717, elle a remplacé la brûlure par une lettre indélébile à l’encre comme le « D » pour *deserter*, soit déserteur. Ainsi, le tatouage était une tradition bien ancrée dans la culture britannique et la presse papier a apporté une preuve de cette existence, grâce à la description physique des condamnés. En 1739, un article publie : « *Un voleur d’environ 15 ans reconnu coupable […] avait sur sa poitrine, marqué à l’encre de Chine, le portrait d’un homme […], avec une épée tirée d’une main et un pistolet déchargeant des balles de l’autre, avec une étiquette de la bouche de l’Homme, écrit : “G-d d-amn you, stand” (Nom de Dieu, debout)*¹¹. »

Des parutions du même type ont prospéré au XVIII^e siècle. En effet, des milliers de condamnés anglais, dont de nombreux marins, ont été expatriés dans les colonies britanniques en Amérique et en Australie pour servir dans les exploitations agricoles ou les plantations. Malmenés, ces esclaves du Nouveau Monde s’évadaient très régulièrement. Avec ce « manque à gagner », leurs maîtres faisaient paraître des annonces avec une description physique très précise des fugitifs, dont leurs tatouages. Dans la majeure partie des comptes rendus, on retrouve les fameuses initiales. Une autre menace pesait, il s’agissait de l’*impressment* ou l’enrôlement forcé. Un sillon va se creuser entre la marine marchande et militaire. La première était une affaire fructueuse et payait plutôt bien les matelots, même si les enjeux comportaient des risques ; la deuxième maltraitait financièrement et physiquement nos hommes, en plus de les envoyer à une mort certaine. Les marins marchands étaient des hommes libres et ne souhaitaient pas s’engager dans la marine militaire, même s’ils étaient parfois amenés à combattre. Force naissante sur les eaux internationales, la Royal Navy a pourtant raflé de nombreux matelots américains pour gonfler ses troupes, et ce, dès le XVII^e siècle. C’est la raison pour laquelle, en 1796, les États-Unis ont créé un certificat d’identification pour protéger ses marins, le SPC-A.

Grâce aux archives, Ira Dye a dressé un usage plutôt précis du tatouage entre 1796 et 1818. Il est pertinent de considérer une influence anglaise dans la pratique américaine du tatouage. Si l’on scrute les *tattoo flashes*, planche de motifs tatouables à l’infini, des deux nations au début du XX^e siècle, on y découvre des symboles identiques pour signifier l’amour, l’expérience de la mer, etc. La variation notable réside dans les tatouages militaires liés aux différentes guerres, qui ont apporté leur lot de motifs commémoratifs spécifiques. Cependant, les deux styles ont joué coude à coude pendant des siècles, se rapprochant dans le choix des symboles et se distinguant par l’aspect des lignes et le raffinement des dessins, avec une influence asiatique pour les Anglais dès le début du XX^e siècle. Ce goût pour le japonisme évoque une autre question. Est-ce que l’exploration du monde et la rencontre avec les tribus tatouées ont influencé une approche plus complexe du tatouage ?

Les matelots et les autochtones possédaient une expérience comparable de l’encre à la fois identitaire et sacrée. Est-ce que ce langage commun a simplifié leurs interactions ? Ces rencontres ont-elles permis de populariser le tatouage dans la marine ? C’est la théorie de l’anthropologue Joanna White. Au cours des expéditions dans les îles du Pacifique au XIX^e siècle, les marins ont découvert « *l’encre sophistiquée* » des insulaires. Ils auraient alors perçu le tatouage comme un marqueur d’identité sociale qui permettait de franchir les frontières culturelles¹². En adoptant l’encre du Pacifique, nos matelots auraient facilité les échanges avec les insulaires. Ainsi, ils expérimentaient le tatouage des autochtones au cours de longs séjours, embrassant parfois leurs symboliques comme le révèle le jeune marin de l’expédition Cook, John Elliott qui se fit tatouer une étoile noire sur la poitrine avec ses compagnons de bord. Joanna White confirme : « *le tatouage d’étoile distinctif observé parmi les arioi —un groupe exubérant d’hommes et de femmes de haute caste originaire des îles de la Société […]— a inspiré les messiers. Le motif approprié servait à la fois de souvenir et de symbole du lien durable entre le groupe d’hommes qui se sont marqués ensemble* »¹³.

Lors des expéditions du Pacifique, les matelots se seraient fait encren la peau dans un esprit de collection. Contrairement aux naufragés, ils auraient adopté le tatouage des insulaires dans un esprit de partage, sans aucune pression sociale ou souci d’intégration, pour conserver en mémoire ce moment précis. Nicholas Thomas note : « *le tatouage était une forme singulière de collection, mais aussi une forme qui dépassait l’acquisition d’un objet matériel. Le tatouage se superposait de manière contingente à la collection en ce sens que tous deux représentaient des moyens d’acquérir des curiosités, et que les tatouages étaient des curiosités par excellence* »¹⁴. Le tatouage permettait aux marins de posséder leurs propres souvenirs de voyage sans s’encombrer d’objets superflus et compliqués à transporter. Ils n’avaient pas ce luxe à bord des voiliers, aussi les tatouages sont devenus des souvenirs de ces périples uniques.

Dans sa thèse, Joanna White évoque surtout l’expérience des *beachcombers* : déserteurs, mutins et naufragés. Abandonnés aux confins de la planète, ces hommes ont effacé leur identité culturelle pour en assimiler une nouvelle. C’était une question de survie, car il est fort probable que personne ne viendrait les secourir avant de nombreuses années et s’ils étaient secourus, les déserteurs ou mutins risquaient l’emprisonnement. Pour subsister, ces naufragés ont dû embrasser les us et coutumes de leur nouvelle tribu. L’anthropologue précise ainsi : « *l’adoption du marquage corporel local comme moyen d’accélérer la résidence parmi les sociétés insulaires semble avoir été saisie presque immédiatement par les premiers voyageurs à la suite de leur contact avec les communautés locales, et a été documentée pour la première fois lors du dernier voyage dans le Pacifique dirigé par Cook en 1777* »¹⁵. Anna Felicity Friedman conteste l’hypothèse selon laquelle les Européens auraient perçu le tatouage des îles du Pacifique à la fin du XVIII^e siècle comme un marqueur d’identité sociale, qui pourrait être adopté pour franchir les frontières culturelles. En effet, elle explique que ces échanges encrés sont plus anciens que les expéditions de Cook. Elle cite l’exemple des marins et des officiers français de Louisiane tatoués par les Amérindiens à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. Le tatouage fut leur langage commun, facilitant ainsi le troc et le commerce.

La marque encrée est devenue un souvenir de ces périples uniques. Les hommes passaient des mois confinés sur un bateau avec des conditions de vie spartiates, menacés par la famine ou la maladie. Les traversées dites long-courriers étaient un véritable sacerdoce, un chemin de croix au bout desquels, s’ils survivaient, ils découvraient un paradis terrestre, du moins en apparence. Durant l’excursion, de graves dangers guettaient nos matelots comme la mutinerie ou le naufrage. S’ils échappaient à la noyade, échouer sur une île n’était pas sans risque. La communication avec les autochtones était limitée et les échanges pouvaient très vite s’envenimer. À contrario, il arrivait que des marins tombent amoureux, alors, ils désertaient l’équipage et subissaient l’épreuve du tatouage pour intégrer leur nouvelle communauté. Ces différentes histoires renforcent un lien ténu entre le voyage et la tradition du tatouage chez les matelots, ces « sauvages modernes ». Les destinées de Gonzalo Guerrero, Joseph Cabri et autres consorts ont marqué leur temps. Elles ont exercé une véritable influence sur le récit des *freaks* dont les péripéties toutes aussi extraordinaires étaient dévoilées au public durant les exhibitions, au début du XX^e siècle.

Animé par cette soif d’aventure, l’ancien marin et tatoueur américain Gus Wagner (1872-1941) percevait le tatouage des tribus comme un art complexe que les tatoueurs se devaient d’étudier pour améliorer leur propre technique en témoigne la citation au début du paragraphe. Avant l’apparition du dermographe électrique, nos marins piquaient avec un assemblage d’aiguilles, et une méthode proche de celle des autochtones. Malgré la révolution électrique, Gus Wagner a tatoué à l’aiguille toute sa vie. Son univers d’artiste itinérant était axé sur l’exotisme des pays lointains. Il proposait au citoyen quelconque de découvrir le folklore de ces ethnies. Le taxidermiste possédait son cabinet de curiosités qu’il exhibait à chaque spectacle, lors de chaque tournée. Ainsi grimé [page suivante], Gus jouait de l’attractivité et de la répulsion que suscitait son apparence de « sauvage » auprès du public.

Au fil des siècles, la tradition du tatouage américain s’est transmise au sein de la communauté des marins militaires et marchands, avant de s’étendre au-delà des océans, dans chaque port où ils posaient un pied à terre. Les marins tatoueurs se sont établis dans les villes portuaires pour encren leurs congénères de passage. Ils ont lancé la tradition des artistes tatoués [ou *freaks*], première publicité vivante de leur art abouti. Ces derniers ont contribué à répandre une idée du tatouage exotique, excitant la curiosité de l’américain qui n’avait jamais quitté le continent. Puis, les artistes tatoués sont devenus tatoueurs et ont véhiculé le traditionnel dans les contrées, loin des ports. Avec l’audace de ces artistes, le traditionnel américain s’est enrichi de motifs plus sophistiqués dans les compositions, mais toujours figuratifs et simples à interpréter avec des symboles sur les thèmes de l’amour, de la mort et de la religion comme un langage intradermique universel et populaire.

LES STIGMATES DE L'ANTIQUITÉ

Peut-on établir un lien entre le tatouage maritime et les stigmates de l'Antiquité ? Spécialisé dans cette période de l'histoire, Luc Renaut explique que, chez les Grecs et les Romains, « *la marque corporelle n'a pas eu d'autre fonction que de stigmatiser les captifs, les esclaves et, plus tard, les nouvelles recrues militaires* »¹⁶. Est-ce que cette empreinte de corporation a pu être appliquée aux soldats et aux marins ? Est-ce qu'elle aidait à prévenir la désertion ? La Grèce comptait une puissante escadre maritime, autant dans le domaine de la guerre que du commerce. Et ce sont les mêmes marins qui naviguaient sans distinction sur les deux flottes. L'historien Félix Bourriot dévoile que les troupes grecques étaient constituées « *de pitoyables individus déracinés, bâtards, citoyens en rupture de ban, criminels exilés, esclaves fugitifs, ou simplement populations fuyant la misère, la famine* »¹⁷. Cela va devenir une constante dans la marine, même si l'amour des océans pour nombre de marins prendra le dessus sur les considérations pécuniaires.

Si l'on doit observer le tatouage au travers des récits de voyages. Le Grec Hérodote (env. 484-425 av. J.-C.) a été l'un des premiers auteurs à en témoigner dans *L'Enquête* ou *Les Histoires*. Au ^ve siècle av. J.-C., il a signé les prémices d'une anthropologie sociale. Ce fils de bonne famille a entrepris un long périple dans la Médie, la Perse, l'Assyrie, l'Égypte, etc. Fin observateur, Hérodote a dépeint avec force détails les populations qu'il rencontrait. Il a notamment décrit l'apparence des Thraces : « *Ils portent des stigmates sur le corps ; c'est chez eux une marque de noblesse ; il est ignoble de n'en point avoir* »¹⁸. Il écrit « *stigmates* » pourtant, ce sont bien des tatouages à l'encre. L'auteur grec utilise ce mot, car le marquage corporel est déjà pratiqué en Grèce, néanmoins il s'agit d'une brûlure au fer rouge considérée comme un emblème punitif et humiliant¹⁹.

LE TATOUAGE DE CORPORATION

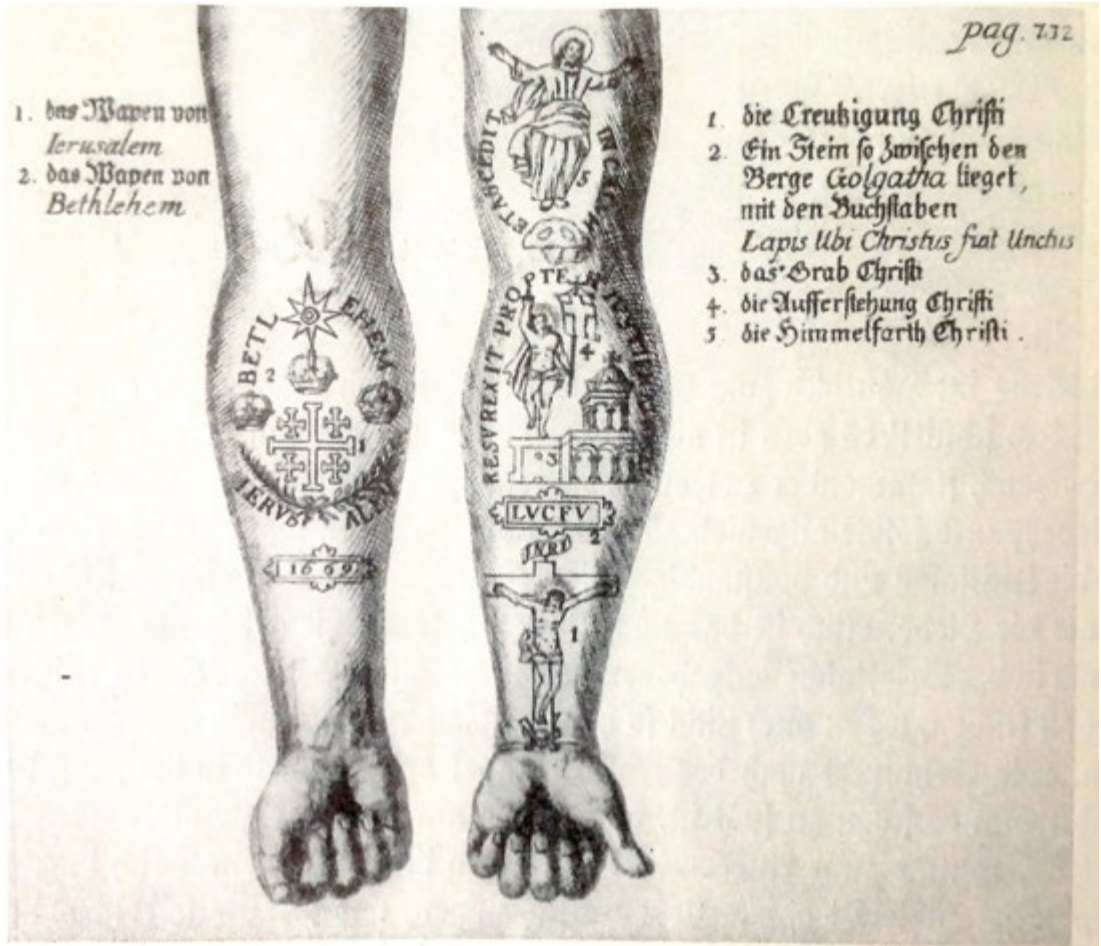
Si le tatouage religieux a exercé une forte influence chez les marins, le tatouage de corporation est une autre piste sérieuse pour appréhender les origines de leur approche. L'emblème professionnel encré existait déjà en Égypte. En effet, Luc Renaut indique dans sa thèse qu'« *un document législatif parle d'une marque qu'auraient portée les marins de la flotte des Ptolémées. Il s'agit d'un extrait d'ordonnance du milieu du III^e siècle av. J.-C. qui vise "les marins portant la marque" servant au sein de la marine royale* »²⁰. En note de bas de page, le chercheur indique qu'il s'agit bien d'un tatouage et non d'un stigmate. À ce titre, il cite l'Alexandrin de Jean Philopon, datant du ^{vi}e siècle apr. J.-C. et qui mentionne « *un tatouage... sur le bras comme celui que les marins et beaucoup d'autres font avec de l'encre et une puncture d'aiguilles* ». Est-ce que ce document parle du tatouage religieux ?

La marque de la confrérie revient très souvent dans les études scientifiques comme celle du médecin et criminologue Alexandre Lacassagne. Ce dernier explique que « *dans l'antiquité, il y a eu d'autres stigmates : les tatouages professionnels (soldats, corporation de fabricenses ou armuriers, ouvriers d'ateliers ; au ^ve siècle, les fontainiers de Constantinople)* »²¹. Cependant, Lacassagne n'énumère pas ses sources. De plus, il ne précise pas si c'est un marquage au fer rouge ou un tatouage à l'encre. L'encrage corporatiste était répandu au sein de l'ordre des janissaires, une entité semblable à l'ordre des Templiers. Cette armée puissante était composée d'esclaves d'origine européenne et de confession chrétienne, avant d'être convertie à l'Islam. William Caruchet écrit ainsi : « *Créée en 1328, l'armée des janissaires est la première armée de métier de l'histoire moderne. C'est un ordre guerrier, plus qu'une unité militaire. Chacune de ces compagnies est reconnaissable à un signe particulier. Ce peut être un arc, un canon, une queue de cheval, un verset du Coran ou tout autre symbole. Les hommes le font tatouer sur les bras ou la poitrine*²². »



Ci-dessus : Le tatoueur Gus Wagner pose devant son cabinet de curiosités, au début du ^{xx}e siècle. Il y vend des reliques issues de ses expéditions, mais aussi ses propres taxidermies et gravures sur bois. © C K Wagner

D’autres soldats portent un tatouage avec fierté, en l’occurrence, le crucifix chrétien. En France, le 22 janvier 1443, le roi Charles VII publie un édit autorisant la réquisition forcée de « *toutes les personnes oiseuses, vagabondes et autres caïmans pour les flottes commerciales*²³. » William Caruchet évoque : « *Tous ces galériens sont marqués au fer rouge d’un insigne sur l’épaule. La discipline est maintenue, avec une sévérité extrême. L’obligation de compléter les équipages avec des repris de justice explique la férocité du règlement. Les officiers des galères forment une caste fermée. Pour la plupart, ils sont issus de la haute noblesse provençale et appartiennent à l’Ordre de Malte. Ces chevaliers sont tatoués d’une croix ou d’un crucifix*²⁴. »



105. Tatauierung eines Jerusalempilgers aus Hamburg (1669). (Nach einem Kupferstich von H. Winterstein, 1676.)

Ci-dessus : Cette gravure de 1676 représente les bras de Ratge Stubbe. Il s’est rendu à Jérusalem en 1669, l’année est tatouée sur son bras. © Universitäts und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt, Open Access Initiative

AU MOYEN ÂGE, LE TATOUAGE CHRÉTIEN

Les premiers chrétiens à avoir pratiqué le tatouage religieux vivaient en Terre Sainte au VI^e siècle. Ainsi, le grec Procope de Gaza (env. 465-528) a observé ces chrétiens tatoués sur le poignet ou sur le bras du signe de la croix ou du nom du Christ. Dans *Commentarii in Isaiam*, le maître de rhétorique écrit : « *Celui-ci dira : Je suis à Dieu, et celui-ci se réclamera du nom de Jacob ; cet autre écrira sur sa main : Je suis à Dieu, et il (se réclamera) du nom d’Israël*²⁵ ». Cette pratique se serait étendue aux Européens lors des pèlerinages sur les terres sacrées. Au Moyen Âge, il n’était pas simple de partir pour cette quête spirituelle. Le croyant devait obtenir l’approbation de l’évêque. L’Église menait une enquête sur les mœurs et la vie de l’aspirant pèlerin. Puis, elle examinait sa demande. Si elle lui donnait sa bénédiction, alors on lui remettait le bourdon [le bâton] et la panetière [la besace] à l’issue de la messe. Ainsi, le voyageur pèlerin était recommandé aux monastères, aux prêtres et aux fidèles. Ces derniers l’accueillaient le temps d’une nuit ou d’un repas. Les chevaliers de l’ordre avaient même pour obligation de le protéger s’il se retrouvait en difficulté. Pour conserver en mémoire ce périple mémorable, les pèlerins en consignaient les détails par écrit.

En effet, l’archiviste et paléographe Christine Gadrat-Ouerfelli explique que « *c’est principalement parmi les récits de pèlerinage de la fin du Moyen Âge que l’on peut trouver des documents s’apparentant à des carnets de voyage. Le pèlerinage à Jérusalem, mais aussi en direction d’autres lieux saints, comme Rome ou Compostelle, connaît un grand essor à cette période* »²⁶. Les carnets de pèlerins vont devenir populaires. La première raison est que nos croyants étaient plus nombreux à entreprendre ce voyage. À l’issue de cette quête spirituelle, ils avaient la volonté de partager leur expérience, mais ils souhaitaient aussi faire rejaillir « *une gloire personnelle ou familiale* »²⁷. La chercheuse ajoute que « *des études ont mis en relation cet accroissement de récits avec le développement d’une conscience de soi, poussant les voyageurs à prendre la plume pour relater leurs aventures de façon plus personnelle*²⁸. Par ailleurs, certains pèlerins ont pris la peine […] d’agrémenter leur récit de petits dessins, schémas et autres signes graphiques²⁹. »En toute logique, il apparaît que la peau était le meilleur support pour conserver un souvenir de ce long voyage introspectif. Le tatouage est une image graphique visible au regard de l’autre, mais il est aussi la narration de soi. Son caractère indélébile en a fait le souvenir préféré des pèlerins avec une preuve irréfutable de leur passage sur la Terre sainte. Il s’est donc répandu en Europe.

Grâce aux récits de voyage particulièrement populaires au XVII^e et au XVIII^e siècle, on découvre la technique du tatouage à Jérusalem. En 1665, le français et chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem, Jean Thévenot, relate son expérience : « *Nous employames tout le Mardy 29 Avril à nous faire marquer les bras, comme font ordinairement tous les Pèlerins, ce font des Chrestiens de Bethlehem fuivant le rite Latin qui font cela. Ils ont plusieurs moules de bois, desquels vous choiffiez ceux qui vous plaifent le plus, alors ils les empliffent de poudre de charbon, puis vous les appliquent, de sorte qu’ils y laiffent la marque de ce qui est graué; apres cela ils vous tiennent de la main gauche le bras dont la peau est bien tenduë, & dans la droite ils ont vne petite canne où font deux aiguilles, qu’ils trempent de temps en temps dans de l’encre meflée avec du fiel de bœuf, & vous en piquent fuivant les lignes marquées par le moule de bois : cela fait fans doute mal, & ordinairement il en vient vne petite fièvre qui dure fort peu, & les bras en restent enflez trois fois plus qu’à l’ordinaire durant deux ou trois iours : apres qu’ils ont piqué tout du long de toutes ces lignes, ils lauent le bras, & regardent s’il y a quelque faute, lors ils recommencent, & quelquefois ils y retournent iusqu’à trois fois. Quand ils ont fait, ils vous enueloppent le bras bien ferré, & il se fait vne croufte qui tombe deux ou trois iours apres, & les marques restent bleuës, & ne s’effacent jamais, parce que le sang se meflant avec cette teinture d’encre & de fiel de bœuf, se marque encor en dedans fous la peau*³⁰. »



Ci-contre : Illustration de tatouages sur les bras de matelots tarentins issue de l'ouvrage *Voyage en Italie, en Sicile et à Malte* par Louis Ducros et publié en 1778. © Schenking van mevrouw Hansen-van den Bruggen, Den Haag



Avec une foi encreée au plus profond de leur âme, les marins européens se sont approprié le tatouage religieux. Il faut dire que leur religiosité ou leur attention au divin se manifestait dans chaque instant du quotidien. Avant d'explorer les océans, les hommes pratiquaient le cabotage, c'est-à-dire qu'ils naviguaient le long des littoraux de l'Europe et de la Méditerranée. Les lieux de culte étaient des repères de circulation, ce que confirme l'historien et médiéviste Jean Verdon : « *On en trouve tout au long de la route maritime côtière, sur des promontoires, de petites îles, des péninsules, dans des ports naturels, au point de former un réseau presque ininterrompu de sites sacrés. Ils sont parfois situés à des endroits connus pour les manœuvres difficiles à effectuer et qui ont, dès lors, reçu le nom d'une figure sainte et ont été agrémentés d'une construction religieuse, chapelle ou église faciles à repérer. Les routes maritimes peuvent donc être présentées à travers les lieux sacrés et les édifices religieux qui les jalonnent*³¹. »

Cette piété était une pierre essentielle de l'édifice communautaire maritime, Gilbert Buti et Alain Cabantous révèlent à quel point les matelots étaient des hommes de foi et de superstition, car ils notent que « *lors de chaque sortie en mer, les équipages, parfois jusqu'au milieu du XX^e siècle, ne manquent pas de le saluer [Dieu], voire de réciter une oraison* »³². Les auteurs soulignent l'utilisation d'ex-voto avec des médailles, des rosaires, des bouts de cierges bénis, etc. Peut-on classer le tatouage de la croix comme un ex-voto permanent ? Les historiens ajoutent que « *sans être particuliers aux marins, certains tatouages aux thématiques religieuses (croix, Christ, saint ou sainte) remplissent la même fonction protectrice* »³³. Comme nous l'avons évoqué, la raison essentielle de ce tatouage était « *la peur de mourir sans sépulture puisque la mer ne donne pas de lieu à la mort* »³⁴. Les matelots redoutaient que leur corps soit à jamais perdu dans les profondeurs d'un océan indomptable. Car les abîmes inspiraient une incommensurable crainte comme le confirme la maîtresse de conférences Delphine Tempère : « *L'espace maritime par son immensité, sa profondeur, son caractère insondable et parfois sa violence, rappelait tour à tour l'ire divine ou les sévices diaboliques. On pensait que le diable se terrait dans les profondeurs marines*³⁵. »

Cette crainte de l'océan et du naufrage constitue une thématique centrale du tatouage traditionnel américain, avec le célèbre *Rock Of Ages* peint par l'artiste ecclésiastique germano-américain Johannes A.S. Oertel (1823-1909). Cette illustration souvent encreée sur un dos complet symbolisait toute la foi chrétienne des matelots. Et ces derniers se devaient d'être particulièrement pieux pour affronter tant de dangers sur les flots durant de longs mois. Ils priaient donc les saints patrons pour conjurer le sort. Saint Érasme de Formia ou saint Elme protégeait de la foudre et du tonnerre. D'ailleurs, les décharges électriques en haut des mâts s'appellent « *feux de saint Elme* ». Lorsque l'accident semblait imminent, ils invoquaient saint Antoine de Padoue, patron des marins, des naufragés et des prisonniers. Lorsque la situation s'avérait désespérée, ils imploraient saint Nicolas de Myre. Delphine Tempère conclut ainsi : « *La tempête et le risque imminent du naufrage exacerbent à coup sûr la peur, mais également les sentiments de dévotion. Le péril en mer est d'ailleurs reconnu comme étant la pierre de touche de la vraie foi*³⁶. »

Cependant, cette piété allait bien au-delà d'un simple dogme religieux. En effet, le maintien de ces rites s'est perpétué chez les populations passées au protestantisme comme nos amis anglais, ce que confirme Vincent V. Patarino Jr : « *En raison des peurs intenses associées aux dangers de vivre et de travailler en mer, les marins anglais ont également développé un folklore riche et complexe, qui s'accordait facilement avec leurs attitudes et pratiques religieuses plus formelles.*³⁷ » Le chercheur évoque le concept de Foucault et l'espace hétéropique. Il le transpose au bateau, une zone hors de la société terrestre avec ses propres règles : « *Il s'agissait d'environnements isolés, mais perméables qui croisaient différents ports, représentant, contestant et inversant simultanément la culture apprise par les marins dans leur jeunesse en Angleterre, jusqu'à ce qu'une nouvelle culture se forme, distincte, mais pénétrable par des éléments culturels terrestres. Les trois déterminants de la maison, du navire et de la mer ont créé une culture qui rendait les marins distincts à certains égards, mais les qualifiait également d'Anglais typiques*³⁸. » Sa théorie pourrait être transposée à l'ensemble des navigateurs européens.

Comme évoqué précédemment, la peinture située à gauche est le célèbre *Rock of Ages*. Peinte par Johannes A. S. Oertel en 1876, elle fut inspirée de l'hymne religieux du même nom écrit par le révérend anglican Augustus M. Toplady, en 1763 [voir p.317]. Les marins symbolisaient leur dévotion à Dieu en se faisant encren le *Rock of Ages* sur un dos intégral. C'était également une manière superstitieuse de se préserver des naufrages qu'ils redoutaient par-dessus tout. Sur la page ci-contre, il s'agit d'un *tattoo flash* et autoportrait du tatoueur Ed Smith en 1930. Ce tatouage était particulièrement populaire chez les marins au début du xx^e siècle.

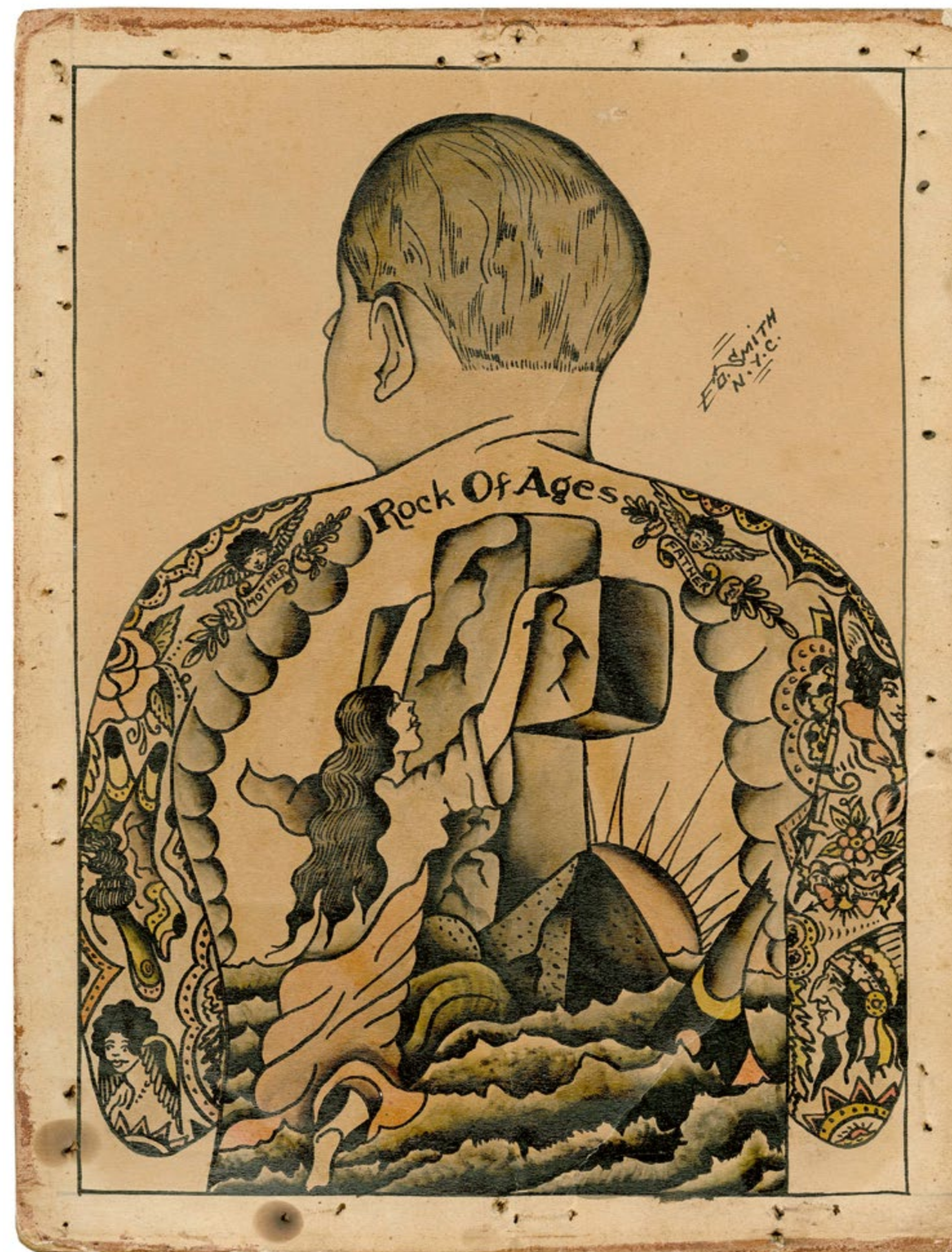


Johannes A. S. Oertel © Harvard Art Museum



Ci-dessus : Une version moderne du *Rock of Ages* par le tatoueur Alex290.

Page ci-contre : Autoportrait du tatoueur Ed Smith en 1930. Son dos arbore une réinterprétation du *Rock Of Ages*. © Collection d'Adam Woodward



AU XIII^e SIÈCLE, LE LIVRE DES MERVEILLES



Comme nous l’avons vu en introduction, le voyage a été un vecteur déterminant dans la circulation du tatouage au travers du monde. Au XIII^e siècle, la navigation a progressé grâce à deux inventions majeures : la cartographie et la boussole. Avec l’essor des échanges commerciaux, les Génois ont créé le portulan [carte] qui dressait l’emplacement des villes côtières sur le pourtour de la Méditerranée. Ainsi, les vaisseaux marchands voguaient de port en port pour faire du commerce. La directrice honoraire de la Bibliothèque de l’Institut de France, Mireille Pastoureau précise : « *Ce n’est pas un hasard si Gênes en fut le premier foyer* [le portulan], *suivi par Venise et le royaume de Majorque, autant d’empires maritimes du pourtour méditerranéen. La cité de Gênes, née de la mer, connaissait au XIII^e siècle une extraordinaire fortune forgée par tout un peuple de marins, de guerriers, de pirates et de corsaires d’abord, puis par des marchands fascinés par de fabuleux marchés*³⁹. » Afin d’étendre son pouvoir, Gène a installé des comptoirs commerciaux de plus en plus loin et notamment en mer Noire. Ce désir d’expansion a amorcé une véritable compétition dans l’exploration du monde et de ses richesses.

Le Vénitien Marco Polo (env. 1254-1324) incarne la réussite de cette conquête. *Le Livre des merveilles* —ou titre moins romantique— *Le Devisement du monde* est un best-seller au XIII^e siècle. L’ouvrage narre les incroyables aventures du vénitien en Asie et en Orient. Marco Polo était le fils d’un riche commerçant. Son père Niccolò était spécialisé dans le négoce avec l’Orient. En 1271, le gamin de 17 ans a entamé le plus grand périple de sa vie, qu’il achèvera seulement vers l’âge de 41 ans ! Niccolò et son oncle Matteo ont décidé de l’emmener sur la route de la soie, carrefour des échanges entre l’Occident et l’Orient. Le trajet était particulièrement éprouvant, notamment avec la traversée du désert Dacht-e Kavir en Iran, ou celui de Gobi, entre le nord de la Chine et le sud de la Mongolie. Ils ont même affronté les assauts des « Tartares » près de la région du Pamir ! Après quatre années de voyage, Marco et sa famille sont arrivés en 1275 dans la cité du grand Gengis Khan, en Chine. Ils ont servi les intérêts de l’empereur pendant dix-sept longues années et amassé une véritable fortune. Au cours de son retour en Italie, Marco a été détenu à Gênes, en 1298. Durant sa captivité, il a confié son histoire à un autre prisonnier, l’écrivain Rustichello de Pise. C’est ce dernier qui aurait retranscrit ses mémoires.

Publié au début des années 1300, *Le Livre des merveilles* a excité la curiosité des Européens. Dans cet ouvrage, Marco Polo décrit à plusieurs reprises la pratique du tatouage, observée en Asie. L’imprimerie n’existait pas encore, mais le document a été traduit, copié et a largement circulé dans le vieux monde. Les plus riches possédaient une reliure unique et rehaussée de miniatures [ci-contre]. Lors de sa parution, l’Europe connaissait une progression considérable dans l’alphabétisation des populations grâce aux écoles et aux bibliothèques. Par ailleurs, on publiait les recueils en langue vulgaire et plus seulement en latin. La lecture n’était plus réservée aux religieux et aux savants. Elle s’était étendue aux marchands et aux artisans. Ces derniers ont découvert un Nouveau Monde prospère peuplé d’êtres étranges. Dans une version de 1556 traduite en françois vulgaire, le vénitien évoque les habitants de la province de Cangigu : « *Les hommes et femmes indifferemment ont de coustume se paindre le vifaigne* [visage], *le col, les mains, le vêtre, et les cuiffes y imprimans & engrauans* [en gravant] *avec des equilles* [aiguilles] *plufieurs figures, comme de lyons, dragons, oyfeaux & autres animaulx, lefquelles y tiennent fi fermemet qu’il n’est pas facile les ofter et effacer : & tant plus ilz ont fur leurs corps de telles figures & images imprimées, tant plus ilz font eftimez beaux*⁴⁰. » Même en françois vulgaire, on comprend aisément que le tatouage est un critère de distinction.

Page ci-contre : *Le livre des voyages* de Marco Polo, traduction de maistre Robert Frescher, bachelier formé en théologie (date d’édition : 1475-1525), manuscrit du marquis Antoine-René d’Argenson, parchemin avec 168 feuillets, écriture de la fin du XV^e siècle ou du commencement du XVI^e, à longues lignes, initiales ornées en or et couleur, 197 miniatures de dimensions diverses. © Gallica BNF